

son souverain. Ensuite, n'osant confier à personne un emploi aussi important, elle s'en chargea elle-même. Elle jeta d'abord dans le cœur de Théodose les fondemens d'une piété solide, en le faisant instruire de la doctrine la plus pure : il apprit à respecter les ministres des autels et à honorer la vertu partout où elle se rencontrait. Comme les pratiques de la religion sont incompatibles avec les vices du cœur, elle s'étudiait à lui inspirer l'amour de la justice, la clémence et l'éloignement des plaisirs. Pour la culture de son esprit, elle se fit seconder par des maîtres vertueux, les plus instruits en chaque genre ; et, ce qui n'est guère moins utile que d'habiles maîtres, elle lui procura des compagnons d'étude capables d'exciter son émulation : c'étaient PAULIN et PLACIDE, qui parvinrent ensuite aux premières dignités. Elle n'oublia pas le soin de son extérieur. En même temps qu'elle l'appliquait à tous les exercices convenables à son âge, elle formait elle-même ses discours, sa démarche, sa contenance ; elle lui enseignait l'art d'ajouter du prix aux bienfaits, et d'ôter aux refus ce qu'ils ont d'amer et de repoussant.—MAD. DE RENNEVILLE.

LES ECOLES DE CHARLEMAGNE.

ON a répété trop souvent que CHARLEMAGNE était resté étranger aux sciences qu'il avait protégées ; qu'il était dépourvu de toute instruction, et n'avait pas même su lire. L'historien EGINHARD, qui fut son secrétaire, assure qu'il avait, au contraire, étudié sous PIERRE de Pise, et sous ALCUIN le Saxon, sous la direction duquel il donna beaucoup de temps et de travail à la rhétorique, à la dialectique, et surtout à l'astronomie. Il étudiait le calcul et observait le cours des astres avec une sérieuse et ardente curiosité. Une de ses occupations favorites était de corriger les manuscrits : la veille de sa mort, il avait encore retouché soigneusement, avec des savans grecs et syriens, les évangiles de saint Marc, de saint Luc et de saint Matthieu.

Charlemagne visitait souvent les écoles qu'il avait fondées ; il interrogeait lui-même les élèves, et lisait soigneusement leurs compositions. Voici ce qu'en rapporte le moine de Saint-Gall, annaliste latin du IXe siècle. "Lorsqu'après une longue absence, le roi victorieux revint en Gaule, il se fit amener les enfans qu'il avait confiés au docte CLEMENT, et voulut examiner lui-même leurs lettres et leurs vers. Ceux de moyenne et basse condition présentèrent des œuvres au-dessus de toute espérance ; les nobles, d'insipides sottises. Alors le sage roi, imitant la justice du juge éternel, fit passer à sa droite ceux qui avaient bien fait, et leur parla en ces termes : Mille grâces, mes fils, de ce que vous vous êtes appliqués de tout votre pouvoir à travailler selon mes ordres et pour votre bien. Maintenant efforcez-vous d'atteindre à la perfection, et je vous donnerai de magnifiques évêchés et des abayes, et toujours vous serez